

Le pompier et l'immigrant

Gilbert Dupuis

Numéro 31, hiver 1987

De la mémoire ...les mirages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, G. (1987). Le pompier et l'immigrant. *Moebius*, (31), 119–126.

GILBERT DUPUIS

Le pompier et l'immigrant

à Maurice Roy

Le froid fit taire la ville. Puis, peu à peu, le silence se fendilla et craqua. Une sirène laissa échapper un cri strident qui se précipita rue Rachel, tourna sur l'Hôtel-de-Ville puis alla s'écraser contre la vitrine du dépanneur Tanguay. Les pompiers de la caserne Rachel vivaient Noël juste sur une aile. Manteaux, bottes, chapeaux, on se vêtait et se boutonnait toujours trop lentement. Dehors il y avait un feu, des gens souffraient et mouraient. Pour les sauver, il fallait la rapidité d'une eau qui court le long d'une pente escarpée. Dehors, il y avait aussi le froid qui mordait au visage et qui, au contact de la chaleur de l'haleine, se transformait en une brume glacée qui se réfugiait au cerveau et givrait les idées.

Mario Boileau, matricule 2415, était à sa place à l'arrière du gros camion rouge. Son nez protestait contre cette soirée froide en suspendant des glaçons à son extrémité. La main de Mario pénétra sous le parka et chercha avidement le sein gauche sous lequel battait un coeur rouge. Un coeur de pompier. Une photo se blottissait chaudement contre la poitrine. La main tâta la photo, essaya de retrouver sur le papier glacé le relief et la chaude texture du visage. Peine perdue, évidemment, mais au moins, la chose avait été tentée.

* *

*

Alors que Cartier avait pris possession du Canada au nom de la France en plantant une croix, Camilo Araïva planta les racines de sa famille au Canada en achetant une maison. Bien sûr, ce n'était pas une gran-

de maison. On aurait dit l'habitation d'un couple de poupées. Mais Camilo n'était pas une poupée. Il n'était pas romantique. Tout juste nostalgique, surtout pendant les longues soirées d'hiver, car Camilo venait d'un pays chaud. La neige lui glaçait autant l'âme que le bout du nez. Aussi décida-t-il que de sa maison émanerait le chaud soleil du Portugal. Les rénovations débutèrent en mai 1979. Toute la communauté portugaise du quartier Saint-Louis de Montréal se mit de la partie. On refit les planchers, les murs, les plafonds; on peignit les fils, les tuyaux, les briques d'une couleur claire et chaude; on agrandit les fenêtres et on perça des puits de lumière. Le soleil, qui pénétrait maintenant de partout, réchauffait la famille Araújo et brillait dans les yeux de Camilo.

La maison était un rayon de soleil qui perçait à travers les nuages d'un quadrilatère sombre.

Car toutes les maisons qui entouraient la demeure du Portugais étaient dans un état de délabrement avancé. Elles appartenaient aux investissements Parisvert. Monsieur Parisvert les avait achetées pour une bouchée de pain. C'était un homme qui voyait grand. En fait, il voyait surtout des condominiums luxueux mais... un petit immigrant avait élu domicile au milieu de ses projets. Toutes les offres furent faites en bonne et due forme, seulement — c'est bien connu — les immigrants ont la tête dure. Monsieur Parisvert aussi a la tête dure et, un jour, il construira ses condominiums.

* *
*

Le camion de pompier glissa et fit une légère embardée sur le trottoir. Sous le choc, le nez de Mario Boileau perdit deux glaçons. Au coin de la rue, une petite maison toute en couleur ouvrait la gueule de ses fenêtres et crachait un feu qui réchauffait curieux et badauds — ces voyeurs qui ne ratent jamais une occasion de s'asperger l'oeil de la misère des autres. Camilo et Amalia étaient dehors. Ils comptaient les enfants, n'arrivaient pas aux mêmes chiffres, recommençaient: un, deux, trois... trois, deux... trois? Luiz, Pédro, Edouardo et... MARIA! Où est Maria? Les re-

gards de Camilo et d'Amalia scrutaient, angoissés, une fenêtre du deuxième étage. Les badauds et les curieux attirés par le feu discutaient avec ardeur du danger de faire des arbres de Noël avec des sapins naturels. Lorsqu'elle comprit le drame. Amalia hurla. Son cri strident couvrit celui qu'émettait la sirène des pompiers. Il créa de l'émoi chez les badauds et les curieux que la chaleur commençait à incommoder. Camilo n'accepta pas la situation. Maria, sa petite fille, la dernière de la famille celle qui fut conçue sous le chaud soleil portugais, qui laissa pousser ses premières racines sur la terre glacée d'Amérique, manquait à l'appel, aux cris de sa mère, de son père, de la vie. Ce pays devait apporter le bonheur, à sa place, on y trouvait l'horreur. Camilo n'eut même pas à prendre son courage. Il s'élança spontanément vers les flammes avec l'héroïsme naturel d'un père jugeant la vie de ses enfants plus importante que la sienne.

Le pompier Boileau fut, dans sa jeunesse, ailier défensif au football. Aussi, fit-il un saut spectaculaire dans les airs avant de saisir Camilo aux chevilles, qui, n'ayant pas prévu le coup, alla s'écraser le nez sur le pavé glacé. L'émotion avait fait oublier à Camilo tout son français, à peine arrivait-il à articuler quelques syllabes. Mais lorsque le visage couvert de larmes et de sang, il sortit de sa poche la photo de Maria et indiqua de son index la fenêtre du deuxième, Boileau comprit et devint l'homme de la situation. Il faut dire qu'il se plaisait dans les situations urgentes. Lui, à l'ordinaire brouillon, devenait en pareil cas si précis et efficace que ses camarades de travail le reconnaissaient d'emblée comme «LE» chef. Aussi lui obéit-on sur-le-champ lorsqu'il ordonna de monter l'échelle sous la fenêtre du deuxième, celle que lui avait indiquée Camilo. L'eau glacée qui giclait du boyau faisait vaciller et boucaner le feu. Mario n'y voyait goutte. Et les curieux, les badauds, les pompiers et la famille Camilo ne voyaient plus Mario. La fumée le força à mettre son masque. La chaleur était torride mais le pompier n'y prêta aucune attention. Le regard de Camilo le hantait. Il n'avait que ce mot à l'esprit : MARIA. L'enfant était quelque part de l'autre côté de la fenêtre, il fallait la sauver. Mario pénétra dans la maison.

Le feu, affamé, dévorait tout sur son passage. Le

plafond était sur le point de céder. L'eau éjectée par les pompiers n'avait — bizarrement — que peu d'effet. Mario regardait partout. L'odeur d'un sapin lui caressait les narines. En ce temps de Noël, le feu prenait souvent son origine dans les sapins. Il fallait agir vite, très vite. Il longea un vestibule, descendit un escalier et découvrit une pièce où le feu avait refusé de courir. Probablement une question de courant d'air, se dit Mario. Le pompier enjamba les décombres et se précipita vers la pièce en question. C'était un salon. Un grand sapin décoré s'y trouvait intact. Aux pieds de l'arbre, comme protégé par ses branches, Maria était étendue, sans connaissance, sans souffle, sans vie peut-être. Un courant d'air glacé fit pénétrer le feu dans la pièce. Mario fut pris de vitesse. Déjà, les flammes léchaient le corps inanimé de Maria et roussissaient son visage. Le pompier essaya de rattraper le feu et se lança d'un seul bond vers l'enfant, mais un bruit formidable suivi d'une atroce brûlure au cou l'envoya au plancher. Sauver l'enfant! Du fond de son inconscience, Boileau se donnait des ordres. Il fit des efforts surhumains, réussit à ouvrir les yeux et vit le sapin... au milieu de la forêt où il fut coupé. Au pied de l'arbre, Maria souriait en se déshabillant. Elle s'apprêtait à plonger dans la rivière. Non! hurla le pompier, n'y va pas! il y a des remous! de la vase! la rivière est traîtresse! Mais l'enfant semblait ne pas comprendre, elle regardait le pompier, souriait, lui envoyait des becs et tâtait la fraîcheur de l'eau du bout des pieds. Non! hurla Boileau, mais son corps était paralysé. Ses efforts les plus surhumains arrivaient à peine à le faire avancer d'un centimètre. La petite fille, qui avait chaud, descendit lentement dans l'eau. Il hurla, pleura, gémit, rien n'y fit. Peu à peu l'enfant disparut dans l'eau fraîche de la rivière Noire. Boileau resta de longues heures à regarder la rivière et à gémir.

Dehors, les pompiers s'affairaient. Le froid de l'hiver et la chaleur du feu formaient un couple étrange dont les gestes farfelus avaient pour but de nuire aux manoeuvres des sapeurs. Le froid causait des gerçures, la chaleur des brûlures, les sueurs que l'on avait près du feu se transformaient en glace près du camion. Les pompiers étaient épuisés mais personne ne songeait à se reposer. Boileau n'était pas revenu. Sa posi-

tion dans la maison était inconnue. Boileau, le héros... La situation était grave. Le capitaine prit sur lui d'appeler madame Boileau.

Brusquement, des clameurs se firent entendre du côté des Portugais, les hommes s'agitaient, les femmes criaient, ils couraient dans tous les sens. CAMILO! CAMILO! Il fallut empêcher Amalia de s'élaner dans les flammes, consoler les enfants et se mettre à la recherche de l'immigrant pendant qu'il en était encore temps. La situation devenait de plus en plus difficile à contrôler. Les pompiers avaient atteint la frontière qui séparait l'action organisée de l'action anarchique. Et les tonnes d'eau que l'on déversait sur le feu semblaient n'avoir que peu d'effets. Il fut donc résolu de sonner une deuxième alerte. L'équipe de la caserne Rachel allait enfin pouvoir souffler un peu. Mais Amalia retrouva en l'espace de quelques secondes toute son énergie. Elle devint survoltée et s'élança, bousculant tout sur son passage, à l'extrémité de l'échelle du camion deux. Au moment où, hurlant les noms de Camilo et de Maria, elle allait pénétrer dans la maison, les pompiers changèrent la direction de l'échelle. Amalia fondit en larmes, s'affaissa sur les barreaux, perdit l'équilibre, fit une chute vertigineuse et se brisa le coeur sur un coin d'asphalte glacé. Les badauds et les curieux se mirent à crier à l'unisson. De toutes parts tous côtés, ils accusaient les pompiers d'avoir fait chuter Amalia par une manoeuvre inadéquate. Ses enfants, horrifiés, se précipitèrent vers leur mère. Les femmes de la communauté portugaise les suivirent de peu. Elles prirent la situation en main. Les hommes, quant à eux, discutaient du meilleur moyen de sauver Camilo.

S'ils avaient été moins occupés, les pompiers les auraient sans doute vu quitter les lieux de l'incendie, contourner la maison sinistrée et disparaître.

A ce moment, les camions de la caserne Mont-Royal et les ambulances de l'Hôtel-Dieu conjuguèrent leurs décibels pour offrir un concert cacophonique hors du commun. Ils surprirent tout le monde. La vitesse avec laquelle ils tournèrent le coin de la rue fit couler des sueurs froides sur les fronts glacés, car ils semblaient ignorer qu'une bonne partie de l'eau lancée sur les flammes avait coulé dans la rue et s'était transformée en glace. En fait, une véritable patinoire ac-

cueillit les pneus des véhicules de secours. Le camion de pompier fut le premier à perdre le contrôle. Il dérapa vers l'ambulance qui fit, pour éviter l'impact, un tour sur elle-même avant de s'élancer à toute vitesse vers la foule gelée et horrifiée des curieux et des badauds. Au moment où l'ambulance allait faire ses premières victimes, la queue du camion des pompiers de la caserne Mont-Royal — dont le mouvement ne cessait de s'amplifier — lui jeurta le pare-choc. Le véhicule médical bondit dans les airs et frappa le flanc droit du camion des pompiers de la caserne Rachel. Or, l'échelle de ce camion était déployée vers la gauche. Sous le choc, les lois de la physique firent que le camion versa dans le sens où l'amenait l'échelle qui s'écrasa à deux pas des badauds abasourdis, terrifiés et gelés. Mais le camion des sapeurs de la caserne Mont-Royal était encore en action. Le conducteur avait beau jouer du volant et des freins, le gros camion était devenu hystérique. Il s'élança à toute vitesse vers les badauds. Cette fois-ci, ce fut la panique. Mais, un poteau électrique, témoin de la scène, se mit en son travers, le heurta et le brisa inexorablement. L'effet fut instantané et le véhicule s'immobilisa. Sous le choc, les fils électriques s'étaient brisés. Une grande partie du quartier était plongée dans l'obscurité. Seul le feu, puissant et terrible, jetait aux visages des spectateurs une lumière étincelante.

Dans les yeux, on lisait l'effroi, la panique, l'impuissance. Personne n'osait bouger, parler. Puis, dans ce moment privilégié où le temps semblait suspendu entre le feu et la glace, un événement singulier se produisit. Les témoins de l'incendie virent un objet de métal sortir de la fenêtre du deuxième, tomber dans la neige, et faire par la force de la chaleur qui en émanait un trou profond et mince. L'objet n'était pas tombé là par hasard. Il avait délibérément été lancé. Trop de mains fouillèrent la neige en même temps. On ne trouva rien. Il fallut prendre patience et tamiser les flocons. C'est ainsi que l'on découvrit la pièce matricule de Boileau. Une sécrétion d'adrénaline secoua aussitôt les pompiers de la caserne Rachel qui, en moins de deux, retrouvèrent toute leur énergie et leur cohésion. Boileau était encore en vie, mais celle-ci dépendait de la vitesse avec laquelle on agirait. On écarta les badauds et les curieux du chemin. On concentra tous les boyaux sur la fenêtre d'où était sorti l'objet. On redressa l'é-

chelle. On prit des haches. Les pompiers étaient prêts à tout pour sauver leur camarade impétueux. Mais le temps passait et les flammes restaient indifférentes aux efforts des sapeurs. Ils décidèrent de risquer le tout pour le tout. Deux d'entre eux montèrent dans la maison, cherchant avec des yeux effrayés le corps de leur camarade. Ils le trouvèrent enfin, inconscient, près du bain. La charpente de la maison en était à son dernier souffle. Il fallait évacuer Boileau rapidement. La mort, tapie dans les braises, attendait ses proies. Il fallait la déjouer. Les pompiers firent des signes à leurs camarades qui attendaient dehors. Très rapidement, une toile fut tendue. On hissa Boileau jusqu'à la fenêtre et on le jeta dans le vide. Après quelques bonds, le corps s'immobilisa sur la surface de la toile. Les badauds et les curieux constatèrent que le pompier avait le visage noir et la peau du cou violette.

Au moment où le corps de Boileau touchait la toile, on entendit des cris: les hommes de la communauté portugaise accouraient en agitant les bras. Ils avaient contourné la maison, traversé la cour, sauté la clôture du balcon, brisé la vitre de la fenêtre, pénétré dans la cuisine et trouvé Camilo et Maria étendus et inconscients sous la table à dîner.

En sortant, l'un d'entre eux buta sur un bidon d'essence vide. Monsieur Parisvert...

On coucha les corps sur la glace et on entreprit la respiration artificielle, le massage cardiaque et les sels. Il fallait coûte que coûte les réanimer. Deux ambulances s'immobilisèrent contre les victimes. On sortit les civières, les réanimateurs, on se prépara à accomplir un miracle lorsque une voiture noire fit une embardée dans la neige. La porte s'ouvrit et une femme dans la trentaine se mit à parler fort et à écarter les badauds et les curieux qui se trouvaient sur son chemin. C'était la femme de Boileau. Lorsqu'elle vit le corps de son mari étendu sur la glace et roussi par le feu, elle eut un choc. Elle se mit à pleurer et n'osa pas bouger. Mais lorsqu'elle vit le corps de la petite Maria, elle se mit à trembler et son visage devint livide. Elle fit quelques pas, tomba sur ses genoux et s'étendit de tout son long sur le corps de l'enfant. Des sanglots l'agitaient. Amalia, revenue de sa chute, contemplait la scène, muette.

Boileau et Camilo donnèrent des signes de vie. On les mit sous la tente à oxygène et on leur injecta un produit susceptible de les réanimer. Leurs cœurs n'avaient pas cessé de battre. La vie triomphait. Mais le silence glacé de l'hiver enveloppa définitivement le corps brûlé de la petite Maria.

Dans l'ambulance, les hommes respiraient lourdement. Les femmes pleuraient en silence et se caressaient les mains. En déshabillant Boileau, on découvrit, dans la poche droite de sa chemise, la photo d'une petite fille qui ressemblait étrangement à Maria. A l'endos, il y avait une note: Marie-Fleuve, emportée par la rivière Noire, le 22 juillet 1983.